

Cette lettre est pour toi, dont le prénom évoque le parler des « autres », celles et ceux que l'on ne comprend pas, qui font de dômes de bruits avec leur bouche (comme des hirondelles : « bar bar bar ») et que l'on appelle du coup, depuis les Grecs, des « Barbares ». **Barbara Cassin, *Le bonheur sa dent douce à la mort*, Paris, Fayard, 2020, p.69-70.**

*Barbara*, en grec, ce n'est pas un féminin, malgré tous les a, c'est un neutre pluriel, « barbares », substantif ou adjectif, comme on veut. « Les barbares », ceux qui disent « bla bla bla ». Ceux qu'on ne comprend pas quand ils parlent : une onomatopée pour dire qu'ils font du bruit. Comme « berbère », « babil », « Babel », ou « borborygme ». Un mot passionnant puisqu'il dit : voilà, il y a quelque chose que l'on ne comprend pas, c'est de l'ordre du signifiant et on ne sait pas quoi en faire.

## D'autres appellations existent :

on parle aussi de langue seconde, de scolarisation, d'intégration ou de socialisation.

- **Brigitte Lepez et alii, « Le Français Langue Seconde : un domaine didactique en émergence en relation avec la politique d'accueil des flux migratoires », *Spirale* n°42, 2008, p. 123-137.**
- **Cécile Goï et Emmanuelle Huver. « FLE, FLS, FLM : continuum ou interrelations ? », *Le français aujourd'hui* n°176(1), 2012, p. 25-35.**

Est-il juste de la considérer comme quelque chose, un bien ou une propriété, que l'on pourrait posséder ?

**Jean-Louis Joubert, *Les Voleurs de langue : traversée de la francophonie littéraire*, Paris, Philippe Rey, 2006, p. 67.**

S'il n'y a pas de propriété de la langue, le vol n'est plus possible, il n'y a pas de voleurs de langue. Pourtant la thématique du vol court dans bien des textes d'auteurs francophones.

## Est-ce cela qui serait une langue maternelle ?

L'entrée « langue maternelle » du *Vocabulaire des études francophones* rappelle que cette notion « a été constamment fétichisée » et relève aussi « du topos rhétorique », cf. **Rainier Grutman, « Langue maternelle », Michel Beniamino et Lise Gauvin (dir.), *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 65.**

**George Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 1998, p. 173 : « Je n'ai pas le moindre souvenir d'une première langue » En anglais : « I have no recollection whatever of a first language ».**

Je ne suis pas la seule ni la première, loin de là, à me demander quel français enseigner.

Parmi les nombreuses et riches bibliographies, en voici une réalisée par **Serge Martin sur le blog Art, langage, apprentissage** : <https://arlap.hypotheses.org/336>

**J'aimerais montrer qu'il existe deux attitudes radicalement opposées à l'égard de ces « autres français »**

**Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p.130 :**

Il n'y a donc pas deux sortes de langues, mais deux traitements possibles d'une même langue. Tantôt l'on traite les variables de manière à en extraire des constantes et des rapports constants, tantôt de manière à les mettre en état de variation continue. [...] Constante ne s'oppose pas à variable, c'est un traitement de la variable qui s'oppose à l'autre traitement, celui de la variation continue. [...] « Majeur » et « mineur » ne qualifient pas deux langues, mais deux usages ou fonctions de la langue.

(je laisse de côté une troisième attitude qui ne mérite même pas examen : celle du puriste, qui s'autorise à nier leur existence pour se claquemurer dans une seule norme)

Laurent Jenny, « La langue, le même et l'autre », *LHT* n°0, 2005, <http://www.fabula.org/lht/0/index.php?id=103>

## « la langue » n'est rien d'autre qu'une espèce de moyenne

Jean-Marie Klinkenberg, *Des langues romanes*, Ducolot, Bruxelles, 1999, [http://ae-lib.org.ua/texts/klinkenberg\\_\\_la\\_variete\\_linguistique\\_\\_fr.htm](http://ae-lib.org.ua/texts/klinkenberg__la_variete_linguistique__fr.htm), consulté le 6 septembre 2010

La langue standard – ou, en abrégé, le standard – est la variété de langue dans laquelle tous les membres d'une communauté linguistique acceptent de se reconnaître. Car la communauté linguistique ne peut être définie comme celle des usagers qui pratiqueraient la même variété. À ce compte, le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, l'agriculteur du Lot, le fonctionnaire wallon et l'étudiant québécois ne seraient pas membres de la communauté des « francophones », les différences entre les variétés dont ils usent étant importantes. Ce qu'ils ont en commun, c'est de pouvoir se reporter à un même modèle idéalisé de langue, qu'ils nomment « le français ». Car ce que le bon sens désigne fréquemment comme étant « le français », « l'allemand », dans des énoncés du genre « parler de telle manière, ce n'est pas du français », c'est fréquemment la variété standard de ces langues. Une langue standard connaît souvent une forte institutionnalisation. On entend par institution linguistique tous les appareils qui déterminent les règles sociales de l'échange linguistique.

## Les querelles autour du nom des langues et de leur statut

Andrée Tabouret-Keller (éd.), *Le nom des langues I, les enjeux de la nomination des langues*, Louvain-La-Neuve, Peeters, « Bibliothèque des cahiers de l'institut de linguistique de Louvain », 1997.

l'attitude d'une francophonie officielle qui voit « la langue » s'enrichir d'apports multiples

- [https://www.senat.fr/rap/r16-436/r16-436\\_mono.html](https://www.senat.fr/rap/r16-436/r16-436_mono.html)
- ***Cette langue qu'on appelle le Français : L'apport des écrivains francophones à la langue française*, Internationale de l'imaginaire Nouvelle série n° 21, Arles, Actes Sud, 2006.**
- <https://www.espacefrancais.com/la-francophonie/>
- <https://www.vie-publique.fr/eclairage/274026-francophonie-et-rayonnement-culturel> : « Avec 300 millions de locuteurs, le français est aujourd'hui la cinquième langue la plus parlée au monde. La francophonie apparaît pour la France comme un atout au service de sa diplomatie culturelle et de sa diplomatie d'influence, c'est-à-dire du pouvoir que lui confère son rayonnement culturel ».

## Il en va de même en ce qui concerne la diversité et la différence

Homi K Bhabha [entretien avec Jonathan Rutherford traduit de l'anglais par Christophe Degoutin et Jérôme Vidal], « Le tiers-espace », *Multitudes* n°26, 2006/3, p. 95-107 [initialement paru dans Jonathan Rutherford (éd.), *Identity : Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence and Wishart, 1990, p. 207-221.] :

Mes efforts pour penser la différence culturelle en opposition à la diversité culturelle trouvent leur source dans une conscience aiguë du fait que l'idée que les cultures sont diverses, que la diversité des cultures est une bonne chose et qu'elle doit être encouragée, est ancienne ; elle nous a été directement transmise par la tradition *liberal*,

à travers notamment le relativisme philosophique et certaines formes d'anthropologie. Dire des sociétés démocratiques, pluralistes, qu'elles peuvent encourager et s'adapter à la diversité culturelle est un lieu commun.

une *variation* que l'on dira *inhérente* et *continue* car elle n'est pas une

variation de quelque chose Pierre Encrevé, « Présentation », William Labov, *Sociolinguistique*, traduction de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Editions de Minuit, « Le sens commun », 1976, p.31 : « la variation inhérente, c'est l'hétérogénéité installée au cœur de tout dialecte propre, de tout système linguistique ».

Le modèle est celui de la centralisation avec « le » français comme le cœur ou le noyau du soleil, et des rayons qui partent de lui en toutes directions

Didier de Robilliard, « Peut-on construire des "faits linguistiques" comme chaotiques ? », *Marges Linguistiques* n°1, 2001, [www.revue-texto.net/marges/...robillard\\_dd/ml052001\\_robillard\\_dd.pdf](http://www.revue-texto.net/marges/...robillard_dd/ml052001_robillard_dd.pdf), consulté le 24 août 2010.

Cette variation inhérente et continue révèle que le centre n'a de réalité qu'à exercer une force centripète continue pour se maintenir.

Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduction Daria Olivier, Gallimard, Paris, 1978, p.95.

La catégorie du langage est l'expression théorique des processus historiques d'unification et de centralisation linguistique, des forces centripètes du langage. Le principe unique n'est pas « donné », mais, en somme, posé en principe et à tout moment de la vie du langage il s'oppose au plurilinguisme. Mais en même temps, il est réel comme force qui transcende ce plurilinguisme, qui lui oppose certaines barrières, qui garantit un certain maximum de compréhension mutuelle, et se cristallise dans l'unité réelle, encore que relative, du langage prédominant parlé (usuel) et du langage littéraire, « correct ». Un langage commun unique, c'est un système des normes linguistiques

du  
dans/de

Anne Tomiche, « Comparatisme et altérations dans la langue : une démarche pour penser l'altérité de/dans la langue », dans Emilienne Baneth-Nouailhetas et Claire Joubert (dir.), *Comparer l'étranger. Enjeux du comparatisme en littérature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 163-176.

Établir une frontière, c'est créer et maintenir de façon active une séparation qui ne préexistait pas et n'existerait pas sans ce travail.

Sandro Mezzadra et Brett Neilson, *Border as Method, or the Multiplication of Labor*, Durham, NC et Londres, Duke University Press, 2013.

conception immunitaire ou une étanchéité des corps respectifs de soi et de l'autre

Roberto Esposito, *Communauté, immunité, biopolitique. Repenser les termes de la politique*, traduit de l'italien par Bernard Chamayou, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2010.

Combien d'élèves ou d'étudiantes ayant grandi en France se retrouvent à l'école ou à l'université avec la tâche de devoir devenir bilingues, y compris dans leur propre langue ?

Boris Seguin et Frédéric Teillard, *Les Céfrans parlent aux Français*, Paris, Calmann-Lévy, 1996, 227p.

« la langue de Molière » n'est pas celle de Colette, ni de Rabelais

Lise Gauvin, *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 2004.

Flaubert, combien de grammairiens et de journalistes contemporaines lui ont reproché une syntaxe maladroite, sinon fautive !

Gilles Philippe (dir.), *Flaubert savait-il écrire ? : une querelle grammaticale (1919-1921)*, Grenoble, Ellug, 2004.

ouvrir une grammaire ou un dictionnaire et faire l'expérience de ce paradoxe : voici des ouvrages supposés détenir et présenter « la langue » telle qu'en elle-même et pourtant... personne ne parle comme ça !

- Renée Balibar, *Les Français fictifs : le rapport des styles littéraires au français national*, Paris, Hachette, 1984, p. 239-240.
- Marchand, *Le Français tel qu'on l'enseigne*, Paris, Larousse, 1971.
- Maria Candea et Laélia Veron, *Le Français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*, Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 2019.
- Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, *Le Français n'existe pas*, Paris, Le Robert, 2020.

Depuis l'invention de la grammaire, les exemples qui y figurent pour illustrer les règles ont été fabriqués pour refléter la norme et non la façon de parler réelle des locuteurs et locutrices.

André Chervel, *Histoire de la grammaire scolaire ...et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français*, Paris, Payot, 1977.

On peut vouloir « sauver » telle ou telle langue comme on le fait avec une « espèce menacée » mais ce qui meurt, ce n'est jamais « la langue ». Ce sont chacune des personnes

Louis-Jean Calvet et Lia Varela, « XXI<sup>ème</sup> siècle : le crépuscule des langues ? Critique du discours Politico-Linguistiquement Correct », *Sociolinguistic Studies* n°1(2), 2000, p. 47-64 : « Le discours PLC [Politico-Linguistiquement Correct], considérant les langues comme patrimoine, comme monuments historiques coupés des locuteurs et de leurs pratiques, nie toute pertinence aux critères sociaux dans les politiques linguistiques ».

« Sauver » ou  
« restaurer » le  
huron-wendat

Louis-Jacques Dorais, « Le projet Yawenda de revitalisation de la langue huron-wendat : une alliance de recherche entre communauté et université », *Projectique* n°15, 2015/3, p.129-144, <https://www.cairn.info/revue-projectique-2015-3-page-129.htm>

Passer de « la langue » au discours, rappeler qu'elle n'existe pas sans lui

Henri Meschonnic, « Présentation », dans Meschonnic (dir.), *Et le génie des langues ?*, Vincennes, Presses Universitaires de Vincennes, 2000, p.31.

D'une langue, de toute langue, on n'a que des discours. C'est ce truisme qu'il faut quand même énoncer, quitte à braver le ridicule – mais le génie et la clarté française sont là pour rappeler que ce n'est pas inutile : que le mode d'existence d'une langue et le mode d'existence du discours sont radicalement différents.

c'est pour pouvoir ne pas être d'accord qu'il importe de partager suffisamment une même langue.

Ghislain Glasson Deschaumes, « La Méditerranée ; un tissu de traduction », Odile Chenal et alii, *An Alternative Gaze*, Amsterdam, European Cultural Foundation, 2008, p. 68-69 :

Traduire, c'est affronter les différences entre les cultures et en leur sein, c'est lever les malentendus, se dégager des logiques d'assignation. C'est contribuer à la richesse des imaginaires et des langues. La traduction doit être au cœur des liens en Méditerranée, car elle conduit à revaloriser les langues, leur richesse et leur complexité, leur diversité et leur profondeur de champ. Elle contribue très directement aux conditions d'égalité de l'échange et à une libération des savoirs. Mais, au-delà, elle permet de se confronter aux différends et aux intraduisibles, qu'il ne s'agit pas de masquer.

Si l'illusion de l'existence de « la langue » est aussi tenace, ce n'est pas seulement parce que nous en faisons un marqueur identitaire passant le long d'une frontière entre l'étranger et soi.

**Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 15 : « je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne. »**

**Marc Crépon, « Ce qu'on demande aux langues (autour du Monolinguisme de l'autre) », *Raisons politiques* n°2, mai 2001, p.32.**

Parce qu'on demande aux langues d'être un pôle d'identification, la propriété qui nous permet de dire qui nous sommes, et que cette demande ne peut jamais être pleinement satisfaite, les langues apparaissent comme des propriétés toujours menacées, que leur altérité possible -- les mots oubliés, les mots étrangers, etc. -- menace de rendre impropres à cette identification.

un autre mirage : celui qui prétend que la communication est une opération linéaire et transparente entre un émetteur et un destinataire.

**Christine Servais et Véronique Servais, « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication* n°15, 2009, <http://questionsdecommunication.revues.org/432>, consulté le 29 septembre 2016.**

## la création permanente

***Enseigner et apprendre, Arts Vivants* par Robert Filliou et le lecteur, s'il le désire avec la participation de John Cage, Benjamin Patterson, Allen Kaprow, Marcelle Filliou, Vera Bjössi, Karl Rot, Dorothy Iannone, Diter Rot, Joseph Beuys (en anglais 1970, traduit et ré-édité en 1998), p.43.**

Je pense que l'Université a besoin d'un Institut de Création permanente. C'est là qu'on chercherait la solution des problèmes que les étudiants se développeraient et mûriraient comme bon leur semble. En outre, je pense que sa gestion devrait incomber à des artistes invités (qui agiraient comme des catalyseurs et n'auraient pas d'autre contact avec l'institution universitaire) et aux étudiants. Aucun cours ou diplôme n'y seraient attribués; on peut cependant concevoir qu'un étudiant qui aurait échoué dans les matières traditionnelles, mais ayant pris part à l'activité de l'Institut, pourrait toujours recevoir une lettre de recommandation en cas de besoin.

## parler en langues depuis n'importe quel idiome

**Édouard Glissant, *L'imaginaire des langues, entretien avec Lise Gauvin*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 2010, p. 27-28 : « On peut ne pas parler d'autre langue que la sienne. C'est plutôt la manière de parler sa propre langue, de la parler fermée ou ouverte [...] Ce n'est pas une question de science, de connaissance des langues, c'est une question d'imaginaire des langues »,**

**Frau Klug citée par Kafka en date du 6 janvier 1912, dans *Journaux, œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », trad. de l'allemand (Autriche) par Jean-Pierre Danès, Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte, 1984, p. 216 : « Voyez-vous, je parle toutes les langues, mais en yiddish ».**

**Abdelfattah Kilito, *Je parle toutes les langues, mais en arabe*, Arles, Sinbad – Actes Sud, 2008 : « Je parle toutes les langues, mais en arabe ».**